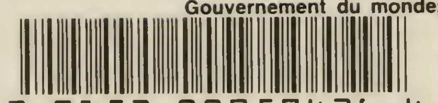


Charter Oak

hbl, stx HQ 1233.G33
Gouvernement du monde;



HQ/1233/G33

RENÉ GANGE

LE

GOUVERNEMENT DU MONDE

Synthèse du Féminisme

PREMIÈRE ÉDITION



BRUXELLES
GEORGES BALAT, Éditeur

36-1899

Le Gouvernement du Monde

La cause des femmes est celle
de l'humanité.

RENÉ GANGE

LE

GOUVERNEMENT DU MONDE

Synthèse du Féminisme



BRUXELLES

Georges BALAT, Éditeur

36-1899

Thème

N'y eut-il jamais une erreur scientifique psychologique, sociale, commise par l'homme?

L'asservissement séculaire de la femme ne serait-il pas une de ces erreurs?

L'expérience prouve-t-elle que le monde a gagné à cet asservissement, ou bien prouve-t-elle le contraire?

Que sont les peuples où la femme est au dernier degré de l'esclavage, comme les Turcs, les Marocains — en regard de la race anglo-saxonne maîtresse du monde, qui accorde à la femme une liberté relative?

Peut-il exister une inégalité des sexes devant la nature, dans le sens d'infériorité de l'un à l'autre?

Existe-t-il seulement dans la nature une infériorité quelconque?

Que fut la période de l'histoire antique, le Matriarchat, époque de la prédominance féminine?

La femme peut-elle espérer reprendre son influence souveraine dans le gouvernement du monde?

Avec quel résultat pour l'humanité?

Le Gouvernement du Monde

A l'heure actuelle, la femme est assimilée par les Codes du pays qui se dit le plus civilisé du monde, aux enfants mineurs, aux idiots, aux criminels.

Ceci, ô femmes, est l'œuvre de l'homme, qui, seul, a fait les lois. C'est ainsi qu'il a codifié son opinion de vous.

Les femmes, conscientes enfin de l'injustice de leur asservissement, indignées aussi d'être opprimées par ceux à qui elles donnent la vie, ont, dans un esprit de juste et sage révolte, créé un mouvement qu'on nomme le féminisme, et qui est la totalité de leurs revendications sociales — en attendant mieux.

Surgi depuis trente ans à peine, ce mouvement est aujourd'hui général, irrésistible.

Il a prouvé sa vitalité en triomphant des trois forces que l'homme lui a opposées tout d'abord : L'ironie — l'inertie — l'égoïsme brutal.

L'heure est venue de faire la synthèse du féminisme et d'en déduire le caractère philosophique.

Le Monde, actuellement, est gouverné par la *Force* seule. Telle n'était pas l'intention de la nature.

L'univers se dessine en force non seulement, mais en beauté, et la combinaison harmonique de ces deux Puissances produit la vie.

On ne voit pas que la beauté doive rester passive, soumise à la force. qu'elle apparaisse inférieure à la force.

Bien au contraire : la nature, partout, cache la force sous la beauté, l'effort sous la grâce, la puissance sous la séduction.

La beauté elle-même devient une force morale, quand elle domine le monde.

Jamais, dans la Nature, la force et la beauté ne sont séparées, mises en opposition comme dans la société humaine. Leurs tendances sont les mêmes : Vers la vie.

Un beau tilleul touffu, dont le tronc massif porte une couronne de feuillage et de fleurs, plait ainsi par cette combinaison charmante de la force qui est le tronc et la racine, de la grâce et de la beauté qui sont le feuillage et les fleurs. Leur utilité est égale, leur union est indissoluble, et si quelque chose domine ici, c'est la beauté productrice de vie. Toute la puissance souterraine des racines aboutit enfin en dernier lieu à la création de la fleur, du fruit, son effort le plus parfait.

Dans l'humanité, nous voyons précisément le contraire.

L'homme incarne la force matérielle, l'énergie brutale, l'effort vital ; la femme, la beauté, l'amour, la bonté avec leurs

énergies spéciales. L'homme et la femme ont une intelligence égale en valeur, diverse en ses tendances et ses opérations.

Les deux sexes sont absolument égaux devant la nature pour l'œuvre de vie. Car si l'homme concentre son énergie sur la procréation, sans plus, la femme dirige la sienne vers la conservation de la race. La femme est la gardienne de la vie dont, en elle-même, elle garde précieusement l'étincelle sacrée.

Cependant, le sexe mâle tient l'autre asservi, s'en déclare propriétaire, sous le prétexte spécieux que celui qui produit, élève la race, est faible, inintelligent, et doit être soumis à l'autre pour qui les intérêts de la race ne sont rien.

L'harmonie est détruite, l'humanité est mutilée. Car pour la faire normale et parfaite au point de vue naturel, les deux sexes doivent contribuer en toute liberté au progrès intégral. Avec la prédominance masculine, nous avons le progrès matériel — peut-être même exagéré — nous

n'avons pas le progrès moral, car la femme ne peut pas développer ses aspirations et ses aptitudes dans l'esclavage. La mentalité féminine est quasiment perdue pour l'humanité et la femme ne peut plus exercer sa haute et sereine fonction d'éducatrice.

C'est pour cela que nous voyons aujourd'hui partout éclater des prodiges de brutalité : la torture rétablie en Espagne, en Autriche, en Russie, en Angleterre, surtout sous l'autorité militaire, qui incarne en elle, le plus excellemment, *la force brutale.*

Si demain la femme reprenait sa place de souveraine dont elle a été dépossédée par l'inintelligente brutalité du mâle, le dernier bourreau aurait vécu.

Ce que les hommes entendent par *progrès,* ce n'est pas l'établissement du règne de la justice et de la vérité, c'est *l'accélération du mouvement.*

On peut décomposer cette conquête en suppression des distances, rapidité du

transport, facilité des communications, transport de la force à distance — et cette force peut être destructive, par exemple les fusils portant la mort à trois kilomètres et même plus — c'est toujours et uniquement la force. Et c'est logique. L'homme ne conçoit l'univers qu'en force, non en beauté, en amour, en justice.

Ceci est la part de la femme et cette part lui a été enlevée — avec la conséquence rigoureuse qu'aucune loi morale n'est admise dans le gouvernement du monde que régit la seule *force*.

***

L'homme gouverne donc seul, sans contrôle et sans contrepoids. Il a commandé, légiféré, administré, rendu justice à lui tout seul et à son profit comme si la femme n'existait que pour lui.

Dans les discours, dans les livres, les pièces de théâtre, les discussions parlementaires et autres, il représente la

femme comme un être inférieur à lui-même, faible, inintelligent et pervers.

Lisez Joseph De Maistre, Veuillot, Ozanam, Catulle Mendès, Lord Byron, et en général les auteurs militaires et les Pères de l'Église.

Autre est cependant le jugement de l'artiste, du poète. Ceux-ci ne sont pas les serviteurs de la force, mais les amants de l'Idéal. Ils ont peint, sculpté la Beauté, chanté la splendeur de vie, la pureté du sentiment, la puissance de l'amour, la souveraineté de la bonté. La nature et la femme sont les objets éternels de leurs contemplations.

L'homme tient la femme pour perfide et perverse. La vérité est que la femme est pervertie par son asservissement même.

Elle est la grande dégénérée.

L'homme est dégénéré. La femme est beaucoup plus dégénérée encore. Cet être beau et noble, pur et gracieux, a pu devenir sous la domination égoïste et

brutale du sexe masculin, laid, sot et méchant, pareil à l'homme bien souvent.

Pour renaître, pour retrouver la pureté de son génie, il lui suffira de se soustraire à la néfaste suprématie de l'homme qui s'est fait son éducateur et son maître.

Tout en lui prêtant plusieurs vices et une foule de défauts, l'homme a exigé de la femme les vertus les plus rares, les plus difficiles. Quelle singulière logique, n'est-ce pas, de la part de celui qui a l'habitude de ricaner en parlant de la logique féminine?

D'une entente tacite, partout et toujours il a fait des femmes les gardiennes, les soutiens de l'ordre moral, pendant que lui-même perdait le sens moral au point d'incarner ses crimes en des abstractions telles que la politique, la diplomatie, l'industrie, l'administration, la concurrence industrielle, l'intérêt public, la lutte pour la vie, l'esprit d'affaires.

Dans ces différents domaines se commettent tous les jours des attentats

contre le droit, contre la conscience, la vérité, la justice, contre la vie humaine et aussi contre la raison et la logique. Et non-seulement la loi faite par les hommes, ne punit rien de tout cela, mais ces actes odieux et inhumains passent pour naturels, nécessaires, inévitables, et leur total, leur enchaînement, leurs conséquences, constituent précisément le gouvernement du monde.

C'est le régime de la *Force* exclusive du *Droit.*

Très indulgents pour eux-même, les hommes ont réservé leurs sévères exigences pour les femmes, les rendant responsables individuellement et solidairement des moindres fautes; les tenant pour inférieures à eux-mêmes en toutes choses, mais exigeant d'elles une moralité supérieure. Est-ce parce que la femme est constituée gardienne de l'ordre moral qu'on la réduit en servitude, ou bien, suppose-t-on qu'un être, moralement mieux doué que l'homme, ne peut, sans danger

social, jouir de sa liberté? La femme donc doit être irréprochable et asservie, elle est à la fois l'Idéal et l'Esclave.

Mais il y a mieux : On ne lui permet pas même d'entrer dans cette humanité qu'elle doit idéaliser.

Le genre humain tout entier, c'est l'homme.

Tous les écrivains : philosophes, moralistes, publicistes, romanciers parlent ainsi. Les Codes le proclament : « Tous les Français sont égaux devant la Loi. » « Tous les Belges sont égaux devant la Loi. »

La femme est passée sous silence et pour cause.

Elle n'existe pas devant la loi, (droits civiques), ou elle est mise hors la loi (prostitution), ou elle est placée sous la tutelle et la dépendance de l'homme (mariage).

Il y a mieux encore!

Le Code Civil renferme un article qui vaut toute la *Genèse* et qui montre jusqu'à

quelles hauteurs sereines, légistes et jurisconsultes savent s'élever dans les sciences de la nature.

« Les *hommes* naissent de deux sexes différents dit le Code : les hommes naissent mâles ou femelles. »

Le renseignement est précieux : la femme n'existe même pas pour les hommes de loi ! les femmes, ce sont encore des hommes — nés femelles...

C'est exquis et d'une haute envolée littéraire.

Mais si jamais une femme avait écrit cela !

***

A cet asservissement qui a duré de longs siècles, à cette réduction d'elle-même, à cette soumission absolue à celui qu'elle domine moralement, la femme a perdu beaucoup (elle n'est plus elle même) ; l'homme y a perdu davantage (il est trop lui-même !)

La preuve incontestable et terrible de

l'influence néfaste de la domination masculine, c'est le résultat de cette domination après des siècles.

Voyez ce qu'elle a fait de cet être, de nature exquise et supérieure qu'était la femme !

Regardez ce que la femme est devenue dans nos sociétés industrielles et mercantiles, sceptiques, matérialistes, jouisseuses, uniquement orientées vers l'argent, ce dieu : opprimée, réduite en servitude, achetée, vendue, bête de labeur ou chair-à-plaisir, tour à tour écrasée sous le travail ou le mépris, emprisonnée dans les ateliers, les usines, les maisons de tolérance, les magasins, chassée du foyer par les mœurs de l'époque, et mise par l'homme dans l'impossibilité de gagner honnêtement sa vie : tel est pour la femme le résultat global du gouvernement exclusif de l'homme.

Tous ces dénis de justice, toute cette cruauté, cet écrasement d'une moitié de l'humanité, c'est l'œuvre essentielle et

spéciale de l'homme *en tant que force dominatrice et puissance sociale.*

Pour le lourd fardeau dont la vie la charge, la femme ne reçoit aucune espèce de dédommagement.

On est allé jusqu'à lui faire un devoir de l'abnégation la plus absurde, sans doute pour laisser un plus libre essor à l'égoïsme masculin.

Ce servage déplorable d'une partie de l'humanité — du sexe qui donne la vie, a paru nécessaire à l'autre.

Mais remarquez-le bien : toute oppression trahit de la part de l'oppresseur, une crainte.

Si l'homme a impitoyablement asservi la femme, c'est qu'il a peur d'elle.

Pourquoi ?

Parce qu'il ne la comprend pas et qu'il sent vaguement sa supériorité morale. Il l'avoue dans ses écrits : romans, pièces de théâtre, études, esquisses, drames, traités de morale.

La raison de ce fait est bien simple :

c'est que la femme, par certains côtés de sa nature, est absolument supérieure à l'homme : on ne comprend pas ce qui vous dépasse...

La femme, être de poésie, de tendresse et de rêve est une chercheuse d'idéal. Et elle sait miraculeusement allier cette hauteur de sentiments avec l'exactitude dans les humbles devoirs quotidiens.

Les siècles passés nous la montrent, toujours planant au-dessus des matérialités de la vie, prêtresse dans les temples antiques, pythonisse en Grèce, prophétesse en Israël, Sibylle à Cumes, druidesse dans les profondes forêts de la Gaule, poëte et philosophe dans l'antiquité au commencement de l'ère chrétienne, au moyen-âge. Surtout médecin et naturaliste pendant ces siècles ténébreux, quand l'art délicat de guérir était encore trop au-dessus du génie grossier du mâle guerroyant. L'homme faisait les blessures — la femme les guérissait.

Paracelse divinise la femme : il lui

doit sa science; la chevalerie l'entoure d'un culte, les troubadours la chantent et les juges l'envoient au bûcher comme sorcière, c'est-à-dire comme un être en-dehors et au-dessus de l'humanité.

Nous la voyons professer le droit, la philosophie, les lettres dans les chaires des universités italiennes, espagnoles et allemandes dès avant la Renaissance; et dans tous les pays d'Europe ajouter sa gerbe de fleurs à la moisson littéraire de l'époque.

En France, le premier homme de lettres fut une femme, la noble et tendre Christine de Pisan.

Et la femme ne serait pas faite pour boire à la coupe de la science? Mais elle y a goûté avant l'homme; avant lui elle a goûté du fameux fruit défendu, la pomme biblique : *la connaissance.*

Elle a été l'initiatrice de l'Europe aux sciences! Les trois géants intellectuels du XIIIe siècle : Albert le Grand, Roger Bacon, Armand de Villeneuve, n'arrivent

pas à égaler l'effort des femmes de ce temps-là — et qui n'ont pas laissé de nom! L'homme écrivait déjà l'histoire : la femme se contentait d'agir.

Des noms illustres sont là qui protestent, plus près de nous aussi : la marquise Duchâtelet, Sophie Germain, Clémence Royer, Mlle Jurinne et bien d'autres.

Par une de ces généralisations aussi aisées que peu philosophiques, Joseph de Maistre a osé dire : « On ne connaît presque pas de femmes qui n'aient été ou malheureuses ou ridicules par la science. » Peut-être les a-t-il rencontrées, ces femmes-là, aux soirées de Saint-Pétersbourg? Mais ailleurs?...

Si l'on veut bien se souvenir que pendant des siècles, en Europe, la femme cultiva les sciences et les lettres avec ardeur, c'est surtout l'assertion de Joseph de Maistre qui paraîtra malheureuse et ridicule.

Le fait est que les sciences, les arts et les lettres embellissent la vie des femmes

comme la vie des hommes, et qu'elles y trouvent une distraction salutaire, une occupation charmante dans la prospérité, une consolation dans l'adversité, un dédommagement précieux aux déceptions du cœur. L'homme ne veut pas admettre cela.

Il neutralise, en vertu d'un absurde préjugé et au profit de son égoïsme peu clairvoyant, l'intelligence si fine, si pénétrante, si déliée de la femme.

Dès lors, tout un côté du génie humain est resté en friche. Sous la domination exclusive du mâle, l'intelligence féminine dont la culture aurait produit une abondante moisson sociale de *bonté*, de *pitié*, d'*humanité*, de respect de la beauté et de la vie, cette intelligence a été écrasée, n'a pu se faire jour que du côté de la sentimentalité.

Sans contrepoids désormais, l'harmonie de l'être féminin étant détruite, le sentiment, devenu le *tout* de la femme, a trop souvent dégénéré en niaiserie senti-

mentale ou en extravagance, comme la sensiblerie romanesque, l'amour exagéré des bêtes et autres dégénérescences du sentiment pur.

Le catholicisme a contribué à cette œuvre par l'éducation de couvent qui est du sentimentalisme religieux. Cette éducation, dirigée par des femmes obligées par profession de mépriser ce qu'elles appellent *les sciences profanes,* laisse la raison et le jugement dans une éternelle enfance. Les Goncourt ont dit : « La religion fait partie du sexe de la femme. »

Ils eussent mieux fait de dire : « Le sentimentalisme religieux, développé par l'éducation de couvent, se greffe très facilement sur la tendresse naturelle de la femme. »

Les Goncourt ont rendu un hommage inconscient à la nature idéale de la femme, mais ils n'ont pas été plus fins psychologues dans leur phrase que Joseph de Maistre dans la sienne.

Il est difficile de juger un être dont

l'oppression et la servitude ont mutilé l'âme et l'esprit.

***

Voyez quel éducateur a été l'homme!

C'est de ses mains qu'elle sort, la femme contemporaine, avec les défauts qu'il lui reproche, les bonnes qualités qu'il a faussées en elle, et d'autres qui sont restées plus fortes que son éducation cette tendresse de cœur, cette abnégation, cet esprit de dévouement, ces instincts laborieux, cette patience, cette douceur, ce courage humble mais tenace et qui ne faiblit jamais, dont toutes les femmes sont pourvues.

Otez tout cela de la société — brusquement — et le chambardement sera pour demain.

Oui, la femme, pareille aux cariatides qui portaient un monument, soutient la société sur ses frêles épaules — mais hélas, comme esclave aussi, pareille aux

cariatides ! L'homme, dans son profond égoïsme, résultat de la prédominance de la force sans contrepoids moral, a enlevé à la femme tout moyen, toute liberté de se développer autrement que dans le sens des besoins et des appétits masculins.

« Epouse ou courtisane » disaient les Romains. Les modernes le disent encore.

La femme n'est qu'un sexe.

Et après des siècles de cette éducation négative, ou plutôt de cet asservissement, après avoir tout fait pour éteindre son intelligence, il trouve bon d'affirmer aujourd'hui : « Le cerveau de la femme n'est pas capable de développement scientifique ! La femme ne raisonne pas ou raisonne à côté ; la femme n'a pas l'esprit de suite, elle s'égare dans les détails, elle oublie toujours le principal ; la femme n'a pas de logique... » (Comme si les hommes en avaient souvent, surtout les politiciens !)

« Les dames n'ont jamais que des moitiés d'idées » disait un aimable sceptique.

Mais, il est encore bien étonnant que l'intelligence de la femme soit restée ce qu'elle est, avec le beau régime auquel vous l'avez soumise, ô maîtres! Où en serait la vôtre à ce compte-là?

Et il faut que les ressources qu'elle puise dans son admirable nature soient riches, pour qu'elle ait pu se relever de son abaissement.

La réaction morale qui parcourt le monde comme un frémissement — vient de la femme.

Il n'y a aucune réaction morale dans l'homme. Il est l'incarnation de la Force; il est et reste le serviteur de l'argent.

Parce que l'intelligence féminine n'est pas un décalque de la sienne, l'homme a proclamé son infériorité. L'insensé, plein de suffisance et d'orgueil! Est-il seulement capable d'en comprendre la nature et la portée?

La femme est si vraiment souveraine, elle est si essentiellement faite pour gouverner le monde, que si vous changez

seulement l'éducation des jeunes filles, le monde aussi sera changé.

***

L'amour découle de la beauté et ne peut découler de la force.

La force est productrice de vie ou de mort — l'amour produit la vie toujours.

La femme a été partout et toujours l'inspiratrice des manifestations du Beau chez l'artiste. C'est par elle seule que la Beauté arrive à émouvoir les âmes de la multitude des hommes. Elle incarne la Beauté, comme elle incarne la Bonté, l'Amour.

C'est parce que la femme est opprimée que le culte du Beau se perd, que la Beauté s'en va.

Nous assistons à l'enlaidissement de la terre sous le régime de la Force, ce qu'ils appelent si joliment « l'appropriation du globe », et qui ne tend à rien moins qu'à faire au monde entier un chantier

inhabitable selon la parole de Charles Morice.

Le chef-d'œuvre de l'influence masculine sur la femme est la destruction de la beauté féminine par les femmes elles-mêmes. Elles ont altéré les proportions harmonieuses de leur noble corps par l'étranglement de la ceinture qui détruit la ligne, compromet leur santé et l'avenir de la race.

La vie folle des cités les rends inaptes à être mères. Elles ne savent plus donner la vie, refusent d'allaiter leurs enfants.

En tout ceci, fidèles à la suggestion masculine. L'homme ne voit dans la femme jeune qu'un être de plaisir, non une mère, une éducatrice, la gardienne de la race et de la vie. Pour plaire à l'homme, la femme s'est amoindrie, a rétréci son horizon. Elle est devenue frivole, légère : et cette frivolité, cette légèreté, l'homme les lui a reprochées amèrement, avec colère, avec ironie.

Qu'a-t-elle donc gagné à oublier sa mission?

***

Dans la Grèce antique, la femme était divinisée deux fois : par la religion et par l'art.

Dans nos tristes climats, dans notre monde industriel et mécanique, la beauté féminine elle-même s'éclipse, parce que la femme est esclave de la force.

Celles qui sont belles constituent des exceptions, et cependant la beauté est une condition d'existence de l'être féminin.

Il n'y a plus de respect de la Beauté, vivante ou artistique : la femme est esclave, les beaux paysages sont convertis en terrains à bâtir, les sites ravissants éventrés par les carrières, les briqueteries; les monuments anciens jetés bas pour être remplacés par des « palais de quelque chose ». Nous sommes arrivés à la barbarie mécanique.

La Beauté littéraire, intellectuelle, mo-

rale, n'est pas plus respectée. Les deux êtres les plus opprimés du monde moderne sont le poète et la femme — qui ont tant d'affinité entre eux.

Le poète — au sommet de l'humanité — et cependant asservi au triste labeur machinal pour un morceau de pain, traité comme un inutile, un esprit puéril, par les serviteurs de l'argent!

Eh bien : Si la femme occupait dans le monde la place qui lui revient, si elle était libre et agissante, au lieu d'être asservie et opprimée, le poète serait traité en Roi, et le culte du Beau ne serait pas mort.

Le poète est plus nécessaire que le boursier et l'agent de change, que le financier et le lanceur d'affaires. De ceux-ci, il y en a trop, et ils ne travaillent qu'au service du capital.

Les poètes sònt rares extrêmement. Leur génie est le patrimoine de l'humanité. Ils travaillent pour tous. Ils nous bercent dans le rêve, et le rêve est un des

côtés de la vie — le meilleur — si l'action est l'autre. Le rêve est la rosée de l'esprit. « Aux heures les plus tourmentées, dit André Theuriet, la poésie est la divine consolatrice. »

Celui qui nous transporte dans un monde enchanté et nous donne le pain de l'Idéal, devrait avoir au moins son pain quotidien assuré.

Chanter, c'est travailler. Développer le sens du beau chez les hommes, c'est être très utile en ce monde, triste, parce que contempteur du Beau.

Entre la femme et le poète il y a toujours eu affinité, sympathie, entente.

Les châtelaines du moyen âge charmaient leur solitude par les chants des trouvères et des troubadours. Les rudes combattants, les Seigneurs sanguinaires qui s'ennuyaient lorsqu'ils ne guerroyaient pas, ne pouvaient satisfaire les aspirations à l'Idéal des dames aux longs voiles.

Le poète leur ouvrait d'infinies perspec-

tives, les transportait en des « forêts d'enchantement et des cités de rêve. »

Elles oubliaient qu'elles étaient prisonnières en leur château dont les murailles épaisses se hérissaient d'hommes d'armes. et dont le pont-levis ne s'abaissait que devant la troupe bardée de fer du Seigneur et Maître.

Il avait alors droit de vie et de mort sur sa femme, sur ses enfants. Elle ne pouvait fuir l'esclavage qu'en esprit, sur les ailes de la poésie.

Pourtant, ces siècles ténébreux ont laissé un exemple : La chevalerie avait institué le culte de la femme — réaction nécessaire contre la rudesse de mœurs sauvages, réminiscence aussi d'un autrefois mystérieux.

Un instinct profond enseignait à ces guerroyeurs pris dans des luttes quotidiennes, que la femme est un être supérieur digne d'un culte, qu'elle est le charme de la vie et qu'elle seule ouvre les voies vers un meilleur devenir.

Ses mains fines et douces ont de tout temps pansé les blessures infligées par les hommes, comme ses regards, ses sourires ont guéri les blessures morales.

Elle a toujours tenu le sceptre de la Beauté, de la Bonté, de la Pitié, de l'Amour. Une pareille puissance doit avoir rang égal avec la Force matérielle pour que l'humanité soit dirigée vers le Bien.

Tant que la femme sera assujettie à l'homme, le monde sera gouverné par l'intérêt, par les passions masculines, et le progrès moral sera impossible.

La femme est une Souveraine : elle doit avoir sa place dans le gouvernement du monde, abandonné aujourd'hui à la Force brutale pour le malheur de l'humanité.

***

C'est ici le lieu de proclamer une vérité longtemps méconnue : la parfaite égalité de deux sexes devant la Nature dans l'œuvre de vie.

L'arrogance masculine qui est sans

bornes, a voulu regarder la femme comme un arbre fruitier. C'est dans ce sens qu'un roi de Suède répondait insolemment à sa femme qui lui donnait des sages conseils, voulait le détourner d'une guerre : « Je vous ai prise, Madame, pour me donner des enfants, non pour me donner des conseils ».

C'était le langage courant : « On donnait sa fille en mariage » sans la consulter, et celui qui la prenait, la « prenait pour qu'elle lui donne des enfants ».

N'insistons pas sur ces grossièretés. La femme est l'initiatrice de l'homme à la vie du sentiment. Sans elle, abandonné à sa rudesse native, il n'est pour lui aucun épanouissement de l'âme, aucun équilibre moral.

Si ignorant est-il, si maladroit en matière de sentiment qu'il a même fait servir l'amour à l'abaissement de la femme; l'amour qui est sa gloire, sa raison d'être et, par elle, le salut du monde.

L'amour, sous la prédominance mas-

culine, est devenu tout, hormis l'amour : une affaire, un passe-temps, un vice, une maladie, une idée fixe : tout excepté le noble sentiment qu'il doit être.

Tel est le résultat de la prédominance l'homme dans le domaine moral.

L'homme n'aime pas : il désire seulement.

La femme seule aime à la fois avec ses sens et avec son âme. Elle s'attache. Elle aime encore l'amant qui l'a remplacée, le séducteur qui l'abandonne, le mari qui la maltraite.

De trop nombreux exemples, me dira-t-on, prouvent le contraire. Ils ne prouvent qu'une chose, c'est que la femme a étrangement dégénéré sous la domination de l'homme.

Il est à souhaiter, pour lui-même et pour la race, que la femme renaisse à la la liberté, à la dignité, à son intégrité morale aujourd'hui perdue.

Chez la femme seule l'amour arrive à la hauteur du sentiment. Chez l'homme il

est simplement physique et imaginatif.

Cela doit être ainsi.

Mais quelle preuve nouvelle de la supériorité morale de la femme!

Dans tous ses écrits l'homme, fait cet aveu : « La possession nous détache, attache la femme davantage ».

« J'ai eu maintes fois la nette perception, dit Camille Lemonnier, que les femmes à peu près seules manifestent un constant héroïsme et une beauté sans défaillance dans la vie du sentiment. »

***

Il est contre nature et contre les évidentes intentions de la nature que la femme soit asservie à l'homme.

Autrement pourquoi serait-elle pourvue de ces qualités merveilleuses d'acuité d'esprit, de finesse de perception, de profondeur de pénétration, d'intuition prodigieuse, de sensibilité délicate, de subtilité nerveuse, d'intégrité morale, que l'homme n'est pas encore arrivé à com-

prendre dans leur ensemble et leur portée? Combien il paraît, à côté d'elle, naïf, balourd, grossier!

« Les femmes sont supérieures aux hommes par leur mentalité psychique, disait, dans un discours contre l'alcool, Mme Marie Duclos, et la nécessité s'impose à elles de changer la face du monde. » Mais comment changer la face d'un monde gouverné par les hommes dans le sens de la *Force?*

L'homme seul est sage : c'est convenu.

Il l'a montré surtout dans l'asservissement de la femme.

Resté seul maître sur les ruines de cette Puissance morale qui se développe en Beauté, en Bonté, en Amour — il a gouverné à son gré le monde et il l'a très mal gouverné, parce qu'il a gouverné avec un seul des éléments dont le concours devait produire l'harmonie universelle : la *Force,* —et il ne pouvait faire autrement. « Nous voyons la société basée *sur la force*, dit un chroniqueur, Gringoire, sur la négation

de la tendresse dont elle ne tient aucun compte. » Or, quel meilleur usage de la *Force* que son abus? Aussi l'histoire de l'Europe n'est qu'un tissu d'horreurs sanglantes et d'abominables folies, depuis ces odieux Romains, oppresseurs et exterminateurs de peuples libres, qui nous ont légué leur Droit et leur fameux vocable *civis* devenu le prototype des termes qui dépeignent notre esclavage social — jusqu'à la guerre franco-prussienne dans laquelle cent cinquante mille Français ont laissé leur vie : avec quelle utilité, pour quel résultat?... L'année 1900 pourra répondre :

Il est vrai : 80,000 Français meurent de faim tous les ans dans le plus beau, le plus riche des pays et voilà bien un autre chiffre que les cadavres des champs de bataille de 1870 — si nous en prenons le total pour les trente dernières années de ce siècle. Un total de deux millions quatre cent mille créatures humaines mortes de misère au milieu de l'abon-

dance naturelle parce que la France, comme le monde entier, est mal gouvernée.

La *Force* seule domine tout, commande à tous, sans le contrepoids moral indispensable.

L'humanité ne se forme, ne se renouvelle, ne se guide, ne progresse pourtant que par le sentiment, *le sentiment* qu'il faut se garder de confondre avec la sentimentalité.

L'homme exclut le sentiment de tous ses conseils et gouverne *inhumainement l'humanité*.

Ce qu'on appelle les « corps constitués », les réunions d'hommes dominant de haut et de loin, exprimant leurs volontés orgueilleuses en lois, en arrêtés inexorables, en réglements féroces, en articles impérieux et despotiques : Parlements — états-majors — corps diplomatiques — chancelleries — barreaux — parquets — conseils communaux — académies — conseils d'administration : tout cela a

tenu toujours les intérêts de l'humanité morale à l'écart, tout cela n'a agi que dans un but de convoitise, de domination, de despotisme. Commander — amasser — gouverner — Gouverner pour amasser. Amasser pour commander. Commander pour exploiter.

Mettez simplement la femme et l'enfant en regard de ces hautaines assemblées — et elle qui est la grande force morale de la terre apparaîtra ici réduite à rien, diminuée jusqu'au néant. Tout ce qui se trame dans ces assemblées, tout ce qui est décidé dans ces réunions, arrêté dans ces conseils, tout ce qui est mis en œuvre, entrepris, exécuté par « ces corps constitués » intéresse uniquement la propriété, l'argent, non la famille. Et comme propriété il faut compter aussi *le pouvoir;* celui-ci étant le plus efficace agent recruteur de celle-là.

Les plus chers intérêts de l'humanité ne sont donc représentés en aucun pays, n'ont voix délibérante en aucun gouver-

nement, parce que la femme est exclue du pouvoir. Les hommes ont décidé dans leur orgueil que la femme est incapable de gouverner — malgré le démenti que leur inflige l'histoire, — et dans leur égoïsme qu'ils ont besoin de la femme pour le service d'intérieur.

Les femmes ont gouverné comme Souveraines en certains pays d'Europe et gouvernent comme telles encore aujourd'hui. Leur domination fut toujours le règne de la modération, de la bonté, de l'humanité. S'il en a été autrement, c'est quand elles ont subi l'influence des hommes qui gouvernaient en leur nom ou avec elles.

Que voyons-nous aujourd'hui même en Serbie? Un homme, un débauché, un alcoolisé, mauvais époux, mauvais père, mauvais souverain, aussi détesté comme Roi que sa femme était aimée et respectée comme Reine, fait régner la terreur dans un pays où il ne devait plus revenir — pour se venger d'un atten-

tat contre sa misérable personne. Les prisons regorgent de suspects : Du fond des provinces on amène, enchaînés les citoyens les plus honorables : professeurs, avocats, négociants. Milan l'alcoolisé peut d'un signe de sa main faire tomber leurs têtes. Et des torrents de sang humain couleront avant que cet aliéné soit mis à la raison.

Ah ! Si la Reine Nathalie avait pris le sceptre pour gouverner avec son fils, de telles horreurs eussent été épargnées à la Serbie. Cette femme était aussi supérieure à ce Roi homicide que le Ciel à la terre.

L'Europe entière a été témoin des scènes indignes de ce ménage royal, des luttes que cette mère a dû soutenir pour garder son enfant, pour se rapprocher de lui. La Reine a succombé devant la force ; les droits imprescriptibles de la mère ont été foulés aux pieds par un ivrogne.

Milan est un infâme : mais le droit du plus fort est toujours le meilleur.

Et aujourd'hui ce noceur, ce viveur épuisé de ressources, cet avaleur de sa parole donnée revient en Serbie jouer à l'Abd-Ul-Hamid !

Les hommes sont assez grossiers pour tolérer sur les trônes de tels monstres ! La psychologie est encore dans son enfance. Seul le délicat et pénétrant génie de la femme pourrait discerner certaines choses, disqualifier certains personnages, empêcher des détraqués de garder le pouvoir, établir nettement certaines responsabilités, si elles avaient la place qui leur est due dans les Conseils gouvernementaux. La femme étant exclue de tout — on voit comme le monde est gouverné !

***

La politique domine tout : elle tient dans sa main la force militaire et la force capitaliste, l'armée et la banque. Personne ne viendra nous dire qu'elle en use dans un but moral. Personne ne viendra soutenir que les cinq milliards du budget mili-

taire annuel de l'Europe concourent au bonheur des classes nécessiteuses.

Au printemps de 1899, une famine meurtrière sévissait en Russie parmi les paysans, mais la Russie continuait ses armements formidables.

Une immense mégalomanie, une boulimie gigantesque semble s'être emparée des gouvernements européens.

C'est à qui s'appropriera le plus de territoires avec ou sans le consentement des peuples autochtones, peu importe.

La justice, le droit, l'équité, l'humanité, ne sont que de vains mots pour la politique.

C'est ainsi qu'un Bismarck a pu dire : « La force prime le droit ».

C'est ainsi qu'un empereur d'Allemagne qui sans cesse invoque le nom de Dieu, a contracté amitié avec Abd-Ul-Hamid, lui envoyant des canons, des officiers instructeurs pour étouffer dans le sang la révolte des opprimés. C'est ainsi que les grandes puissances d'Europe ont assisté impassi-

bles au massacre de plus de trois cent mille Arméniens qui appelaient au secours !

Qu'est-ce que cela pouvait bien leur faire? Elles n'avaient pas *intérêt* à empêcher l'orgie de sang. La force prime le droit, n'est-ce pas ?

Tous les crimes sont permis à la politique qui les enseigne *tous*, trouve une excuse à *tous* et prétend qu'ils sont nécessaires pour gouverner le monde.

Non pas ! Nous protestons ! Nous protestons au nom de l'humanité supérieure contre cette humanité criminelle et inférieure que forment l'ensemble des gouvernements qui se disent civilisés.

Nous protestons au nom du sexe qui donne et respecte la vie contre l'erreur monstrueuse du sexe destructeur et meurtrier.

Cet état de choses continuera aussi longtemps que durera l'asservissement de la femme, de l'être de moralité supérieure par la force brutale.

Le monde doit être gouverné par l'*Humanité* et non par un sexe.

Ils sont vraiment heureux les résultats du gouvernement exclusif de l'homme.

A quel comble de déchéance morale, d'infâmie politique, d'hypocrisie sociale, de barbarie civilisée nous a-t-il fait aboutir !

Ecoutez le sanglot des peuples partout écrasés d'impôts et de travail, privés de pain par les mauvais Bergers qui ne gouvernent plus avec la houlette mais avec le canon !

Le canon et l'or ! Le billet de banque et l'*action* voilà le tout du monde ! C'est l'alpha et l'oméga, la raison d'être et la fin dernière : il n'y a plus autre chose.

Toute foi — même la bonne — tout enthousiasme, tout sentiment généreux, toute idée élevée a sombré dans le même gouffre fatal.

« Les hommes de talent, les hommes de génie n'ont plus aucune influence », disait ces jours-ci un chroniqueur. C'est

la marche naturelle des choses. Là où la femme est asservie, tout ce qui est Beauté, Bonté, doit disparaître dans la suite des temps.

La Barbarie seule subsistera : nous y allons, très vite.

L'épouvantable toute-puissance de l'argent tuera les idées, les âmes, la science même, si la femme ne se lève comme une aurore pour arracher le monde à cet opprobre.

Elle ne doit plus supplier : rien que la dérision ne lui répondrait — elle doit s'imposer.

La femme est maîtresse de la vie et de toutes les manifestations de vie. Une seule chose lui manque : *la volonté*. Elle doit désapprendre l'obéissance qu'on lui a imposée, non pas l'obéissance d'amour et de nécessité de la fille au père, mais l'obéissance exigée par le Code civil, la soumission conjugale et sociale. Basée sur quoi, l'obéissance conjugale ?

Sur l'imaginaire infériorité de la fem-

me, donc sur une erreur psychologique.

Ainsi celle qui donne la vie, qui élève l'enfant, qui garde le foyer et la famille, qui forme les générations, celle-là doit être assujettie à celui qui s'appelle le chef, parce qu'il est le gagneur d'argent, le fort?

Le rôle créateur et conservateur, le rôle moral et familial est placé au-dessous du rôle matériel !

La loi civile le veut ainsi. Mais la loi n'est pas l'expression de l'humanité : elle n'est que l'erreur de la force sans contrepoids.

Or, il est tellement vrai que cette loi n'est pas l'expression de la nécessité sociale, de la vérité psychologique, que dans la plupart des ménages d'artisans, de petits négociants, d'employés, c'est la femme qui gouverne et commande, c'est l'homme qui est gouverné. Je ne prononce pas le mot désobligeant *obéit,* il n'a pas de raison d'être dans un ménage

bien uni. Or, c'est dans ces familles que les choses vont le mieux. Là il n'y a jamais de drames, jamais de ruines. L'homme un peu fruste, un peu balourd, est complété par la finesse, la perspicacité, la souplesse d'esprit de la femme.

La théorie catholique enseigne aussi l'absolue sujétion conjugale de la femme : obéissance sous peine de péché, même quand ce mari est un ivrogne, un libertin, un détraqué.

Cela, c'est la *théorie*.

Mais en pratique, au confessionnal, les conseils vont à mener doucement l'homme, sans qu'il s'en aperçoive — comme un grand enfant.

Le catholicisme maintient et maintiendra la tradition de l'obéissance passive de la femme sous peine de péché, mais en pratique, il admet la nécessité sociale et morale de sa suprématie. Toutefois la suggestion reste. On dit à la femme qu'elle est une inférieure, on le lui fait jurer, elle le croit, elle se pénètre de

cette idée, en pénètre ses enfants — et vous voyez la belle éducatrice que cela fait!

Ne vous étonnez donc pas si dans la plupart des familles la mère n'a aucune autorité.

Un premier pas à faire dans le retour vers l'ordre naturel, c'est la suppression de l'obéissance exigée de la femme par la loi civile. Cet article du Code doit être rayé ; il l'est déjà en Italie; en Espagne, ce n'est pas l'homme qui donne son nom à la femme et aux enfants; c'est la femme qui donne le sien à ses enfants et à son mari. Tout n'est que convention.

Les conjoints sont parfaitement égaux devant la nature pour l'œuvre de la continuation de la vie, mais la femme a la part la plus lourde de charges, de responsabilités, de risques, de devoirs! Est-ce donc à elle qu'il incombe d'obéir — et pour cela, parce que sa vie est plus compliquée, plus difficile, plus sacrifiée et plus méritoire ?

Et comment l'homme exerce-t-il son

droit de protection dans ces ménages où il importe tant que la femme soit sa sujette ?

Nous connaissons tous les fameux clichés de « la femme au foyer ! » Il est beau, le foyer qu'on lui donne à garder ! Énumérez les ruines que le mari moderne, trop moderne, accumule autour de celle à qui il a juré aide et protection : le spéculateur, le viveur, le faiseur d'affaires, le joueur, le tripoteur, le financier ; et l'alcoolisé, et le détraqué, et le noceur incorrigible, et le dégénéré, et le candidat au suicide, et le séducteur de profession ? Parfois plusieurs de ces types se combinent en un seul homme. Avec ces échantillons-là vous constituez une bonne partie de la société d'aujourd'hui dans les grandes villes. Ils ont une femme et on se demanderait pourquoi, s'il n'y avait pas eu la dot à croquer.

Navrantes sont les épaves féminines que cachent les grandes villes.

J'ai reçu en quinze ans plus de mille

lettres de femmes pour qui le mariage avait été une catastrophe.

« Ce sont des exceptions! » dira-t-on. Espérons-le!

***

La femme compte pour si peu de chose dans le monde masculin, la mission féminine est si peu devinée par l'homme, la psychologie de la femme est si obscure pour son maître, que dès qu'il a été question *d'émancipation* de la femme, (un bien vilain mot et qui sent son Afrique!) le public s'est soulevé :

— Et quoi! criait-on aux femmes, vous voulez devenir médecins, architectes, avocates, mécaniciennes — et qui alors écumera le pot, raccommodera le linge, bercera les enfants? Vous voulez être nos égales? Alors vous prêcherez et vous irez à la guerre. Et si vous votez, nous exigeons que vous soyez gardes-civiques aussi. Et d'ailleurs, nous protestons encore de toutes nos forces contre l'envahisse-

ment des carrières masculines par les femmes.

Ainsi *émancipation* voulait dire *masculinisation*. Voilà comme la finesse masculine comprit le mouvement.

L'effort merveilleux de sa compagne pour sortir de l'esclavage, pour se reprendre, pour arriver par la liberté au développement intégral de sa nature, de ses qualités féminines, de ses aptitudes, parut à l'homme une tentative monstrueuse pour s'évader de son sexe et s'emparer des prérogatives du sexe fort.

Rien de plus.

Un cri de désespoir surgit. « La femme, en usurpant la place de l'homme, perdra sa grâce, son charme, son attrait. »

Ce serait vraiment bien malheureux et tout perte pour l'humanité si la femme voulait usurper le rôle de l'homme. Et qui donc alors, de par le monde, tiendrait l'emploi de la femme?

Enfin on avança cet argument sublime : « La femme veut être l'égale de l'homme

et elle ne sait même pas conduire une locomotive. Essayez donc de lui mettre un fusil entre les mains, qu'en fera-t-elle ? »

Que voilà un raisonnement bien masculin, mais peu philosophique !

Ce déraisonnement équivaut à déclarer ceci : « La femme ne peut pas être un homme, donc nous ne voulons pas qu'elle soit une femme. Rien qu'un sexe ».

La femme veut conquérir sa liberté pour être femme et non pour ressembler à l'homme. Elle, la personnalité morale supérieure, ne peut rester plus longtemps soumise à la personnalité morale inférieure.

Ce long servage constitue une perte pour l'humanité qui ne réussit pas à faire un seul vrai progrès moral.

« L'intérêt bien entendu de l'homme lui-même exige qu'il soit mis un terme à un ordre de choses qui le maintient dans l'abaissement et corrompt la source de ses plus pures énergies. Ne voyant

dans la femme que la servante ou l'odalisque, il s'appauvrit de toutes les inspirations vivantes et généreuses qu'il peut attendre d'elle. Le tort qu'il fait à sa compagne tourne à son propre préjudice.

La collectivité tout entière souffre des entraves qu'elle met au développement de la femme, de l'étiolement de ses facultés par le fait de son asservissement. »

L'homme met toute sa gloire dans sa force physique et mécanique. Mais ce n'est pas avec des fusils qu'on va à la conquête de la justice et de la vérité.

***

Le monde masculin prouvait clair comme le jour par les arguments plus haut cités que pour lui la femme devait être serve ou masculine ; la féminilité intégrale, libre et franche, l'existence de la femme comme être humain, indépendant de l'homme, il ne l'admettait même pas !

La femme est donc confinée dans son sexe : jeune, c'est l'être charmant pétri

de grâces et de sourires; vieille, c'est l'esclave obligée, qui n'a d'autre raison d'être que son esclavage même.

Mais où donc la Nature nous montre-t-elle un animal n'ayant d'autre raison d'ètre que son sexe, n'ayant pas de vie propre, indépendante de la vie sexuelle? C'est un non-sens, une absurdité, un mensonge, une erreur masculine.

L'homme ne connait pas la femme.

Tout être, quel qu'il soit, a sa vie propre, complète par le développement harmonique de toutes ses facultés, indépendamment du souci de la reproduction.

La femme seule serait-elle condamnée à voir sacrifier toutes ses facultés, toutes ses aspirations à une seule fonction de son organisme?

Ce serait une monstruosité.

Il s'est trouvé des hommes pour le soutenir. *Propter solum uterum, Mulier est id quod est.* Ils n'ont plus voulu voir en la femme qu'un seul organe, lui refusant presque un cerveau, une âme, ne se dou-

tant pas qu'ils se rappetissaient ainsi eux-mêmes, les fils de la femme !

Ces jours derniers encore, un petit bonhomme de journaliste dans un article sur les *chiens,* osait déclarer que la femme occupe un rang intermédiaire entre l'animal et l'homme.

L'ayant ainsi confinée dans son sexe, ils n'ont plus eu qu'une crainte : c'est qu'elle ne s'en évade! *S'évader de son sexe!*

Voilà un cliché qui trahit l'éternelle préoccupation de l'homme, son idée fixe et son ignorance de la femme.

En dépit de toutes les intentions de la Nature qui ne crée pas des êtres d'exception, la femme est strictement confinée dans son sexe comme dans une prison, et c'est précisément par ce moyen que l'homme arrive à lui constituer une infériorité. Atrophiée pour les facultés intellectuelles, sans force physique ou morale, créée pour le service de l'homme et ne pouvant vivre que sous sa protec-

tion : voilà le type féminin selon le génie masculin.

Que des femmes sans signification morale ou intellectuelle existent, nous ne le nierons pas. Mais les types masculins correspondants n'existent-ils pas aussi? Et les hommes ont-ils jamais songé à conclure à une infériorité de leur sexe en général, parce qu'on ne peut pas faire un sénateur d'un valet de ferme?

Non; chez eux ils admettent les variétés infinies du type dont aucune dégradation ne peut infirmer leur foi en la pré-excellence du sexe masculin.

La femme, admise à l'honneur de partager la couche de son maître, et, pour le reste, reléguée à la cuisine, parmi les gothon, ou à la chambre d'enfants ou au boudoir, est passée sous silence dans le monde intellectuel et les sphères du pouvoir. *Elle n'existe pas* pour ces domaines.

Et cependant, l'apparente faiblesse de la femme provient justement de ce qu'elle

est exclue de tout pouvoir, de toute autorité. Rendez-lui la part qui lui est due et cette faiblesse se changera en force. Mais c'est là précisément ce que vous ne voulez pas.

La politique, la bureaucratie, l'administration, cette feuille de trèfle, avec l'esprit d'affaires qui en est la tige et relie ensemble les trois parties forment le sceau du Gouvernement du monde.

Les hommes cependant ne tarissent pas à dire du mal de ces choses-là, dont le sérieux consiste en la suppression de tout sentiment humain.

Ce sérieux est le vice fondamental qui sera supprimé par l'introduction de la femme dans les sphères gouvernementales. L'humanité doit être gouvernée *humainement.*

***

Aujourd'hui nous en sommes réduits à lutter pour faire même admettre la femme dans les rangs de l'humanité. Nous

en sommes réduits à déclarer que « la femme est un être humain doué des mêmes prérogatives que l'homme, abstraction faite des relations sexuelles. »

Cette vérité est si simple qu'elle paraît bizarre. Mais c'est qu'elle est profonde et peu compréhensible à un examen superficiel.

Comment se fait-il que les hommes aient soulevé des tempêtes de huées contre les femmes savantes et qu'ils n'aient jamais protesté contre la prostitution?

C'est bien simple: Cette dégradation morale spéciale leur apparaît comme une conséquence du sexe de la femme — la culture intellectuelle leur semble une désertion de son sexe. Voilà l'éducateur!

Epouse ou amante — Mère — Courtisane.

Voilà le triangle inscrit dans le cercle fatal de l'existence féminine.

Nul ne s'est avisé de cette vérité physiologique et psychologique que la femme a droit au développement normal

et intégral de sa vie propre — comme entité humaine simplement.

J'ai trouvé une allusion à ceci pour la première fois dans une petite brochure de M. Destrée qui dit : « Il semble que l'on commence à comprendre que la femme ne doit pas être élevée uniquement en vue de l'homme, mais qu'elle doit être élevée pour développer, *comme* l'homme, son individualité propre. »

N'est-on pas allé jusqu'à dire : « La jeune fille est une matière première. C'est au mari à la façonner, à lui donner une signification ».

Toute femme, quelle qu'elle soit, a une existence indépendante de l'homme, et cette existence doit lui être garantie comme personne humaine.

Elle ne l'est pas dans la législation actuelle. Cette annihilation de la femme est l'expression la plus nette, la conséquence la plus logique du gouvernement exclusif du monde par la *Force*.

La campagne de satires, d'ironies et de

sarcasmes contre la femme qui développe son intelligence, commencée par Molière, n'est pas encore finie.

Aussi bien, dès la fin du XVIe siècle commence une nouvelle période de décadence intellectuelle pour la femme. Deux siècles plus tard le régime de la force brutale eut une ère de triomphe éclatant avec Napoléon Ier. Seule, une femme en France tint tête au despote et l'inquiéta si bien qu'il la fit poursuivre aux plus lointains horizons de l'Europe.

Le grand conquérant contre une femme philosophe, et ce destructeur d'hommes faisant dire à Mme De Staël qu'elle ferait mieux de faire des enfants que d'écrire des livres...Voilà un glorieux exemple de la logique masculine vis-à-vis de la femme.

Le rôle mental de Mme De Staël dans l'humanité ne nous apparaît-il pas à cette heure bien supérieur à celui du vaincu de Waterloo ?

La femme a une intelligence égale à celle de l'homme; non pas la *même* intel-

ligence que l'homme, ni parallèle en ses tendances, cela ne pourrait être — mais une intelligence *spéciale*, aussi vive, aussi profonde, aussi étendue, aussi nécessaire que celle de l'homme au gouvernement du monde, intelligence s'appliquant à d'autres sujets, travaillant dans une autre direction.

Cette intelligence l'homme l'a étouffée pendant des siècles, parce qu'il ne la comprend pas. Il ne comprend du reste pas la femme — et il ne comprend pas plus l'enfant que la femme.

La question n'est pas de savoir ce que l'on fera dans les ménages si la femme reprend la part qui lui revient au gouvernement du monde; la question est de préciser ce que le monde a perdu par la non-immixtion de la femme dans les grandes affaires morales de l'humanité. Ce que l'on a perdu en vrai *progrès moral* par la relégation de la femme aux besognes serviles, sous l'anathème social des Codes.

Nous pouvons nous en faire une idée

par le spectacle du monde contemporain.

De progrès moral, peut ou point. L'homme gouverne avec ses trois grands vices : l'orgueil, — l'égoïsme — la cupidité.

L'orgueil engendre la cruauté qui est atroce en certains pays; l'égoïsme produit l'affreuse dureté envers les humbles qui peinent et travaillent; la cupidité jette la moitié de l'espèce humaine contre l'autre dans une lutte d'intérêts sans merci.

L'Europe a fait faillite à sa mission civilisatrice des nations barbares et sauvages : elle porte au milieu d'elles son esprit de conquête militaire et commerciale. Elle les civilise avec le canon, le baril d'eau-de-vie, les rails de chemin de fer ! Civiliser veut dire exterminer.

Les Américains ont fait disparaître un peuple immense : les Indiens de l'Amérique du Nord. Le pays était beau, — ils l'ont enlaidi. Comme vous le voyez par l'Histoire et par l'Actualité, on ne man-

que pas une occasion d'abuser de la *Force* et l'on n'y manquera jamais, tant que l'homme gouvernera le monde exclusivement avec elle.

Les journaux tiennent au jour le jour le Grand Livre de l'Histoire. Lisez-les, vous verrez, la force primant le droit partout. La politique, cet autre avatar de la Force, régit les sociétés humaines, d'où les intérêts vraîment humains sont exclus. La force politique se met toujours au service de la force argent. La femme est opprimée, l'enfant oublié, le travailleur épuisé, l'adolescent livré à la caserne, la jeune fille à la prostitution, le peuple à la famine.

Aujourd'hui enfin tout craque, tout se disloque, tout menace ruine : on cherche un remède au mal : on oublie la femme.

« Malgré la science et malgré la charité, dit un chroniqueur, les hommes restent des loups pour les hommes. Aujourd'hui comme il y a deux mille ans l'humanité aurait bien besoin qu'un sau-

veur vint la racheter. D'où cela provient-il? Comment l'amélioration morale n'a-t-elle pas correspondu à l'amélioration physique? C'est là un considérable problème que les sociologues ne se chargent pas encore d'élucider. »

Les sociologues, non, précisément parce qu'ils *oublient la femme!*

Les lois sont impuissantes, souvent erronées, parfois absurdes.

Pourquoi?

Parce qu'elles veulent régir les mœurs, tandis qu'elles doivent au contraire sortir des mœurs dont elles ne sont que le résultat social.

Or, c'est la femme qui fait les mœurs — et on peut se figurer ce qu'elles seraient si la femme était restée libre, si elle n'avait pas dû abdiquer sa personnalité psychique sous la précieuse tutelle de l'homme.

Le résultat de ceci?

Mais nous le *vivons*, ce résultat.

C'est, de l'aveu de tous, la nullité du

progrès moral au sein de tous les progrès matériels.

Il n'en pouvait être autrement : la force seule a prédominé; la beauté, la bonté, l'amour ont été asservis.

La moralité et la mentalité, si terriblement atteintes, des sociétés modernes, selon la parole de Mme Marie Duclos, ne se relèveront jamais sans le concours gouvernemental de la femme. La femme est « la réserve vitale des nations », elle est la gardienne de la morale et c'est parce qu'elle n'a aucune autorité, aucun pouvoir dans la société, que les mœurs en sont où vous savez !

Le monde doit être gouverné par l'humanité et non par un sexe. C'est aussi au nom de l'*Humanité* et non pas au nom du *féminisme* que nous réclamons pour la femme la Puissance dont elle est déchue.

La femme n'a pas besoin de droits politiques pour exercer son pouvoir mystérieux et moralisateur. Elle n'en avait pas,

dans la haute antiquité qui l'a vue dominatrice.

Mais la politique a envahi le monde,et il faut bien que la femme se serve d'elle, dans les commencements, pour desserrer l'étreinte des lois qui l'étouffent. Autrement, pour la politique, la femme peut dire en toute vérité : « Mon règne n'est pas de ce monde-là ! »

La femme est psychologiquement supérieure à l'homme, d'essence plus fine, d'instincts plus délicats, d'intelligence plus subtile.

Elle souffre aujourd'hui, parce qu'elle est dégénérée : l'harmonie de son être est détruite, par la prédominance de la sensibilité sur la raison, de la passion sur l'intelligence. Mais nous assistons aussi à la décadence du monde contemporain où tout Idéal a sombré.

Oui, le monde doit être gouverné par la collaboration harmonique des hommes et des femmes, par la Force et la Bonté, et non par la Force à l'exclusion de tout

autre facteur. La nature le veut ainsi et nous pouvons sourire de l'ignorance de ceux qui cherchent des raisons de servilisme dans la physiologie féminine.

L'homme incarne les instincts égoïstes — la femme, les instincts altruïstes. Les deux, confondus en de justes proportions, doivent, en un sage mélange, régir les sociétés.

Une question sociale dont la femme est écartée, ne se résout jamais. Elle reste mal étudiée, mal abordée, mal comprise, mal approfondie — parce qu'un des éléments de la question fait défaut.

L'homme est maladroit à manier les délicats problèmes de vie et d'amour qui sont du domaine de la femme, qui ne peuvent être résolus que par elle.

En général la femme doit être juge *avec* l'homme comme son égale, et non *après* l'homme ni d'après lui de toutes les questions sociales sans exception aucune.

« Il ne se fait rien de durable sans les femmes » dit Alexandre Hepp.

Rien ne doit se faire sans la femme, si l'on ne veut que tout se fasse contre elle, nous dit l'expérience.

Où a-t-on jamais vu que la femme ait obtenu comme entité humaine justice de l'homme contre l'homme? Jamais! Nulle part!

Son sexe est proclamé un servage dans tous les Codes. Pour les actes de l'Etat-civil, on lui préfère comme témoin un portefaix, un commissionnaire, fût-il perdu d'alcool. La prostitution la met hors la loi, viole la Constitution, détruit l'égalité devant la Loi.

Tant que durera donc la réglementation du vice, le Code mentira.

Pour le travail industriel et artistique, elle est moins payée que l'homme, pour le travail du ménage, si fatigant, elle n'est pas rétribuée du tout. On ne lui en tient compte d'aucune manière.

L'homme, dit-on, gagne, la femme emploie les ressources du ménage et les répartit selon les besoins.

L'homme est celui qui travaille.

Et la femme, elle, ne travaille donc pas ?

Mais quel labeur plus assujettissant, plus continu, plus nécessaire au bien-être que le travail du ménage qui ne prend jamais fin ?

Les femmes donc, voulaient qu'on leur en tienne compte d'une manière ou de l'autre, réclamaient un salaire.

Hélas, les pauvres créatures s'égarent en des questions secondaires. Il ne s'agit pas de réclamer à l'homme un salaire pour les travaux du ménage ; il n'en donne déjà guère pour le travail industriel de la femme.

L'homme, tant qu'il sera le maître, ne payera volontiers à la femme qu'il tient asservie que le salaire de sa dégradation.

Il s'agit pour la femme de reconquérir son antique puissance perdue ; il s'agit de conquérir une place active et prépondérante dans la société, de *reconquérir sa place.*

L'homme dégénéré par l'abus de la Force sans contrepoids, par la prédominance de sa propre grossièreté, a entraîné la femme dans sa dégénérescence.

Il a fait servir même l'amour à l'abaissement de la femme. Une preuve éclatante de la supériorité de la nature féminine, c'est qu'après des siècles d'oppression et de servage, il lui soit resté assez de souplesse et d'énergie, assez de ressources morales pour se relever d'elle-même.

Une seule période très lointaine, de l'Histoire fut moins sombre : la période du *Matriarchat* dans l'antiquité, lorsque la femme dominait la société et faisait régner la bonté, la douceur, le culte divin de la Beauté — de la Beauté qui rayonne la vie autour d'elle.

Mais elle a perdu sa puissance prestigieuse, et la cause de sa défaite fut l'amour.

L'amour s'est laissé asservir par la *Force.*

Dès lors, de siècle en siècle, la femme

déchue de sa grandeur primitive, de son rang prépondérant et asservie par l'homme vainqueur, s'est enfoncée dans le servage.

Moïse la plaçait déjà au même rang que le bétail parmi les posessions du Maître.

L'éducation n'a pu lui donner aucune énergie pour réagir.

Au contraire, l'homme se faisant l'éducateur de celle qui est pour son intelligence un très profond et très complexe problème psychologique, lui enseigna que le bien suprême pour elle, la vertu, l'honneur était l'absolue soumission au mâle.

Et les femmes craintives et crédules dans l'anéantissement de leurs facultés intellectuelles, ont accepté le joug, se sont chargées elles-mêmes par l'éducation de leurs enfants, de consommer leur déchéance

Nous ne pouvons donc pas juger d'après la femme que nous voyons aujourd'hui, de la femme *qui fut* il y a des siècles,

lorsque le Matriarchat donna une promesse de bonheur à cette terre malheureuse.

Si la suprématie morale féminine n'avait été ruinée pour le malheur des nations, l'esprit de l'homme eût pris peut-être une autre direction dans son développement séculaire; il eût fleuri dans le sens du Beau, du Bien, non uniquement dans le sens de la Force, comme nous le voyons aujourd'hui.

Ne dit-on pas que la Foi disparaît avec l'enthousiasme, que l'Art se meurt, que l'Idéal s'efface et s'éteint — l'utilitarisme envahissant tout. Nous ne sommes pas au bout de cette dégénérescence produite par la prépondérance de la Force.

Le militarisme, le machinisme, l'industrialisme, le paupérisme, l'alcoolisme, la prostitution, la dégénérescence humaine, tout cela ne se serait pas généralisé comme fléau, si la femme avait gardé la place souveraine dans le gouvernement du monde.

Car elle a le souci de la race, le souci de la vie, de la Beauté; l'homme ne peut pas l'avoir. Il n'a que le souci des affaires et des plaisirs.

En dehors des savants et des artistes, il ne reste que des hommes d'affaires, des hommes d'argent; les politiciens sont l'un et l'autre.

Le monde entier est composé d'hommes d'affaires et nous savons parfaitement qu'ils ne travaillent pas dans l'intérêt de la race.

« C'est aux mères qu'il appartient de refaire la race ».

La femme doit sortir de son long servage par l'éducation intégrale, l'éducation mixte, l'éducation absolument pareille pour les deux sexes.

Le code doit supprimer la réglementation du Vice plus abominable encore au milieu du puritanisme social; il doit rendre à la femme ses droits de citoyenne libre, égale de l'homme, comme il le proclame lui-même en un mensonge;

l'obéissance conjugale de la femme doit cesser d'être exigée par lui.

Et lorsque seulement la Loi aura réintégré la femme dans ses simples droits d'être humain, les mœurs se relèveront d'elles-mêmes, la fange sociale cessera de monter.

La femme doit devenir socialement l'égale de l'homme — non d'égalité masculine, mais d'égalité féminine. Et de n'avoir pas compris cette distinction est né un retard considérable dans l'accomplissement de ce progrès.

De l'égalité matérielle et sociale nécessaire pour lui permettre le libre développement de son être aujourd'hui étouffé, faussé, dégénéré, la femme s'élèvera promptement à son antique supériorité d'inspiratrice géniale de l'homme, de première force morale du monde.

La femme sera le tout social et sa domination sera le règne de la Beauté; aujourd'hui l'argent est le tout social et sa domination est le règne de la Laideur.

Alors — quand la femme aura repris le sceptre de la Vie, l'homme l'écoutera par amour, s'inspirera de ses conseils, la tiendra pour l'incarnation de la Bonté dans la nature.

Le respect de la Beauté, de l'amour, purifieront la vie sociale si affreuse aujourd'hui, si vide de joies.

Rien n'apparaîtra plus pur, plus charmant, plus sacré qu'une jeune fille; rien plus auguste qu'une femme portant la vie dans son sein, rien plus attendrissant que l'aïeule qui, après avoir vu croître autour d'elle trois générations, jouit d'un reste de cette vie qu'elle a si largement créée.

La famille sera restaurée, parce que la femme sera libre, délivrée de l'entrave de lois ignorantes. Sa douce influence s'étendra librement autour d'elle.

La société actuelle, édifiée sur l'erreur masculine absurde et funeste de l'infériorité de la femme, changera de face, et se verra avec étonnement améliorée, renou-

velée par celle-là même qu'elle tient aujourd'hui en servage.

Nous allons vers cette grande ère nouvelle : le règne de l'équité, de la liberté, qui datera de l'avénement de la femme.

C'est en vain que les serviteurs du régime de la *Force* voudraient y mettre obstacle.

Il est trop tard : le génie féminin s'est éveillé d'un long sommeil. La femme s'est aperçue qu'il y a une place à prendre pour elle dans le Gouvernement du monde, et cette place n'est point celle de l'homme.

De récents événements sont venus justifier cette opinion, appuyer cette thèse.

Les femmes de Paris émues du sort des prisonniers du fort Chabrol, que le Gouvernement condamne à mourir de faim, se sont portées au secours des patriotes assiégés.

« *Il faut,* disait à ce sujet l'*Intransigeant,* du 24 août 1899, *que les femmes viennent*

donner une leçon d'humanité au Gouvernement... »

Comme c'est bien là la part de la femme dans le Gouvernement du Monde! Et comme il devient urgent qu'elle la revendique enfin ouvertement, avec énergie!

« Nous verrons alors, ajoutait le journal cité plus haut, si le gouvernement osera donner l'ordre à la garde républicaine de charger, nous verrons si un officier français ordonnera à ses hommes de croiser la baïonnette contre les femmes de France! »

Oui, le Gouvernement a osé cela. Oui, les femmes de Paris ont été maltraitées, blessées, pourchassées, assommées par ordre du Gouvernement, pendant leur noble manifestation de charité. Une fois de plus on a vu que la politique qui *ne connaît pas la justice,* ne connaît pas d'humanité non plus.

Et c'est pourquoi le Monde ne peut plus être gouverné par les seuls politiciens

dans le sens de la force qui exclut tout sentiment élevé, tout progrès moral.

Les femmes de France, sur qui les femmes du monde entier ont les yeux fixés, ont envoyé à Waldeck-Rousseau une lettre se terminant ainsi :

« Que le sang versé retombe sur vous! Nous ne donnerons pas prétexte à vos basses vengeances.

» Ces baïonnettes que vous nous opposez, sont tenues par des mains qui nous sont chères...

» A ces soldats, vous avez imposé une odieuse consigne.

» Mais les femmes de Paris sont résolues envers et contre tous, elles rendront la paix et la tranquillité à leur patrie! »

Nous ajoutons que sans leur efficace intervention le retour de la paix est impossible.

Ah! comme nous aimons bien mieux les femmes occupées ainsi, que s'enthousiasmant pour une alliance politique et

envoyant des bijoux à des soldats étrangers.

Partout, toujours la femme, gardienne de la vie, éducatrice de l'homme, doit rester loin et haut au-dessus de la politique.

Georges BALAT, éditeur à Bruxelles

EXTRAIT DU CATALOGUE

André (Paul.) L'Habit d'Arlequin. 3 00
— Haine d'aimer (2e édition) 1 00
— Chers Petits Singes 3 50
— Celles qu'épouseront nos Fils 1 00
Besant (Annie). L'Homme et ses Corps. 1 50
Boisacq (Émile). Les Mimiambes. 1 50
Buls (Charles). Croquis congolais (illustré) 3 50
Chatterji (J.-C.). Conférences sur la Philosophie ésotérique de l'Inde (2e édition) 2 00
De Groo (Marcel). Princesse d'Auberge (2e édition) . 1 00
Desombiaux (Maurice) Mes Tonnelles 3 50
Govaert (Charles). Impressions et Croquis 1 50
Harris (A.). L'Or du Rhin (3e édition) 1 00
— La Walkyrie 1 00
Hubens (Arthur). Damme (illustré) 2 00
Lemonnier (Camille). Noëls flamands 6 00
Les Lettres Françaises. Hommage à Émile Zola. . 3 50
Morice (Charles). L'Esprit belge. 2 00
Nyst (Ray). Notre Père des Bois. 3 00
Reichard (Méa). Théâtre 2 00
Rency (Georges). Madeleine (2e édition) 3 50
Sadet (L.J.). Le Masseur (1 acte). 1 00
Van Zype (Gustave). La Souveraine, (3 actes). . . . 2 00

Vincent (Jean). Nos Oiseaux 2 50

Schulz (Carlotto). La Table du Végétarien 2 50

SOUS PRESSE :

GEORGES RENCY

Fruits précoces, roman 3 50

ANNIE BESANT

La Sagesse antique (2 vol. à fr. 2.50) 5 00

ARTHUR HUBENS

Bruges Nouvelle, un vol. illustré par Fl. Van Acker 3 50

C. CHABOT

Scènes villageoises 3 50

ERNESTINE VAN HASSELT

L'Anatomie des Instruments de Musique ... 2 00

MARIUS RENARD

Terre de Misère (un vol. illustré) 2 00

JEAN DELVILLE

La Spiritualisation de l'Art par l'Esthétique idéaliste 2 00

La Libre Critique, revue hebdomadaire d'art et de littérature, abonnement annuel 8 00



University of
Connecticut
Libraries